

SINESTESIEONLINE

SUPPLEMENTO DELLA RIVISTA «SINESTESIE»

ISSN 2280-6849

a. XIV, n. 48, 2025

RUBRICA «IL PARLAGGIO»

Représentations contrastées de l'Italie au XVIII^e siècle: Jérôme de Lalande et Charles de Brosses entre savoir encyclopédique et critique satirique.

Contrasting Representations of Italy in the Eighteenth Century: Jérôme de Lalande and Charles de Brosses between Encyclopedic Knowledge and Satirical Critique.

ROSARIO PELLEGRINO

ABSTRACT

Questo studio confronta *Voyage d'un François en Italie* (1765) di Jérôme Lalande e *Lettres familières d'Italie* (1799) di Charles de Brosses, mettendo in luce due rappresentazioni contrastanti dell'Italia nel XVIII secolo e approcci divergenti delle Lumières sul viaggio, la conoscenza e l'identità culturale. Analizza le strategie retoriche, le scelte linguistiche e le posizioni ideologiche dei due autori. Lalande adotta un approccio enciclopedico, metodico e oggettivo, in linea con la razionalità illuminista, mentre de Brosses predilige un tono soggettivo, critico e satirico che afferma la superiorità culturale francese. Particolare attenzione è dedicata alle descrizioni dettagliate di Lalande su Venezia, Padova e Genova, che evidenziano le tensioni tra ammirazione estetica, diversità regionale e distanza socioculturale. Attraverso il confronto di questi resoconti di viaggio, lo studio indaga come la scrittura di viaggio nel XVIII secolo abbia partecipato a processi più ampi di produzione del sapere, costruzione dell'identità nazionale e dominio simbolico nel contesto delle Lumières.

PAROLE CHIAVE: viaggio, identità culturale, osservazione, gerarchia culturale, Illuminismo

This study compares Jérôme Lalande's *Voyage d'un François en Italie* (1765) and Charles de Brosses's *Lettres familières d'Italie* (1799), revealing two contrasting eighteenth-century representations of Italy and differing Enlightenment approaches to travel, knowledge, and cultural identity. It analyses their rhetorical strategies, linguistic choices, and ideological positions. Lalande adopts an encyclopedic, methodical, and objective approach aligned with Enlightenment rationality, while de Brosses favors a subjective, critical, and satirical tone that asserts French cultural superiority. Special attention is given to Lalande's detailed descriptions of Venice, Padua, and Genoa, highlighting tensions between aesthetic admiration, regional diversity, and sociocultural distance. By comparing these travel narratives, the study sheds light on how eighteenth-century travel writing participated in broader processes

of knowledge production, national identity construction, and symbolic domination within the Enlightenment context.

KEYWORDS: travel, cultural identity, observation, cultural hierarchy, Enlightenment

AUTORE

Rosario Pellegrino è professore associato di Lingua e traduzione francese all'Università di Salerno, abilitato alla prima fascia. La sua ricerca verte su didattica del FLE, grammatica transizionale e TICE. Ha pubblicato monografie su PNL, oralità e grammatica nel FLE. Esperto di Charles de Brosses, ha curato saggi, traduzioni e due volumi sull'autore.

ropellegrino@unisa.it

Le phénomène du Grand Tour, auquel se rattache le récit de Joseph Jérôme Lefrançois de Lalande (1732-1807), doit être appréhendé dans un contexte historique bien précis. Aristocrates, savants et intellectuels européens entreprenaient ce voyage en Italie dans le but d'achever leur éducation artistique, scientifique et morale. Cette expérience visait non seulement à compléter la formation intellectuelle des jeunes Européens, mais également à renforcer leur identité nationale par la confrontation avec l'héritage des grandes civilisations du continent.¹ Cette confrontation, bien qu'empreinte d'admiration, pouvait aussi susciter des jugements critiques. Dans le *Voyage d'un François en Italie* de Lalande, cette dynamique se traduit par une observation rigoureuse, souvent comparative, opposant les modèles institutionnels, artistiques et culturels français aux réalités rencontrées en Italie.

L'Italie, riche de son patrimoine antique et de ses cités historiques, demeure une référence culturelle incontournable. Toutefois, Lalande ne manque pas de souligner les signes d'un déclin institutionnel et d'un retard technique. À travers ses analyses des infrastructures, de l'éducation, de l'organisation politique et des pratiques religieuses, il dessine un portrait nuancé de l'Italie, oscillant entre l'admiration pour un passé glorieux et le constat d'un présent perçu comme figé. Comme plusieurs voyageurs des Lumières, son récit s'inscrit dans un processus de classification et de hiérarchisation culturelle, en prenant fait et cause pour «l'Italie contre les accusations des voyageurs italiens».² Pour Harder, «ce sont les observateurs et non plus les Italiens qui se trouvent désormais au banc des accusés».³

Jérôme de Lalande: ambition et contribution à l'affirmation des Lumières françaises

Le *Voyage* de Lalande s'inscrit pleinement dans l'ambition éditoriale et intellectuelle des Lumières. Comme le souligne Imma Cecere,⁴ cet ouvrage peut être considéré comme une véritable grande encyclopédie rationaliste de l'Italie, conçue pour répondre à un double objectif : combler une lacune dans la littérature de voyage française et offrir une représentation systématique, documentée et critique de la pé-

¹ G. BERTRAND, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme: le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e siècle – début XIX^e siècle*, Collection de l'école française de Rome, Rome 2008

² H. HARDER, *Le Président de Brosses et le voyage en Italie au dix-huitième siècle*, Slatkine, Genève 1981, p. 156.

³ Ibidem.

⁴ I. CECERE, *Voyage en Italie de Joseph-Jérôme de Lalande*, Luciano Editore, Napoli 2013.

ninsule italienne. Lalande, savant et astronome, ne cherche pas à séduire par l'anecdote ou le pittoresque, mais à structurer l'expérience du voyage selon les principes de la raison, de l'observation méthodique et de l'instruction utile.

Son projet éditorial se distingue par sa volonté de couvrir l'ensemble du territoire italien, sans se limiter aux étapes classiques du Grand Tour aristocratique (Rome, Florence, Venise), mais en incluant également des villes secondaires, des sites scientifiques, des institutions éducatives, des systèmes de mesure et des pratiques locales. Cette démarche le rapproche des auteurs de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, dans la mesure où il vise à rendre intelligible la diversité italienne à travers des catégories universalisantes : géographie, architecture, urbanisme, institutions, coutumes.

Le style du récit reflète cette visée encyclopédique : le ton est objectif, sobre et structuré, l'énonciation souvent impersonnelle, les descriptions précises et organisées selon des critères techniques. Lalande recourt à un lexique spécialisé (notamment en architecture, astronomie, urbanisme), tout en veillant à rester accessible à un lectorat éclairé mais non professionnel, ce qui traduit une volonté pédagogique typique des Lumières. Il ne s'agit pas seulement de transmettre un savoir, mais de le diffuser largement, en articulant plaisir du récit et rigueur scientifique. À ce propos, Simone Dumont⁵ souligne l'importance de sa contribution à la science et à la culture de son époque, insistant sur son rôle dans la diffusion des connaissances astronomiques auprès d'un public élargi. Par ailleurs, Guy Boistel, Jérôme Lamy et Collette Le Lay⁶ considèrent que ce *Voyage en Italie* (1765-1766) représente pour Lalande non seulement une occasion de découverte personnelle et culturelle, mais surtout un moment crucial pour ses observations astronomiques et la collecte de données scientifiques. Ce voyage s'inscrit ainsi dans une dynamique fonctionnelle, alliant expériences sur le terrain et méthode scientifique rigoureuse, et contribuant directement à sa production de savoir. Pourtant, il ne cède pas à sa mission scientifique. À ce propos Delambre affirme

il ne s'est pas amusé, comme tant d'autres voyageurs, à donner carrière à son imagination, ou à faire de l'esprit sur cette contrée [...] Il a voulu donner aux voyageurs un guide sûr, un répertoire fidèle, et c'est ce qui a fait le succès de ce livre, où l'on trouve encore un tableau soigné de l'état des sciences en Italie.⁷

⁵ S. DUMONT, *Un astronome des lumières : Jérôme Lalande*, Introd. di J.-C. PECKER, Vuibert, Paris 2007.

⁶ G. BOISTEL, J. LAMY, C. LE LAY, *Jérôme Lalande (1732-1807): Une trajectoire scientifique*, PU Rennes, Rennes 2010.

⁷ M. DELAMBRE, *Éloge historique de M. De Lalande*, Prononcé dans la séance publique de la classe des Sciences mathématiques et physiques de l'Institut, 4 janvier 1808, par son secrétaire perpétuel, p. 17.

Néanmoins, cette dimension s'inscrit dans un cadre plus complexe: Michèle Crogiez-Labarthe⁸ insiste sur le fait que le texte de Lalande fonctionne aussi comme un discours qui cherche à médiatiser entre l'expérience personnelle du voyageur et les attentes à la fois du public et du mécène. L'écriture apparaît alors comme une forme de capitulation face aux conditions de financement, tout en constituant un acte créatif d'auto-légitimation.

Contrairement à d'autres voyageurs contemporains qui privilégient le registre sentimental ou la satire, Lalande adopte une posture de savant-voyageur, soucieux d'ordonner le réel, de produire un savoir vérifiable et de participer activement à la constitution d'un imaginaire européen fondé sur la rationalité, l'ordre et la comparaison culturelle. Son *Voyage* devient ainsi un instrument de classification et d'évaluation des civilisations, dans lequel l'Italie, bien qu'admiration pour son patrimoine, est souvent opposée à la France moderne, perçue comme modèle de progrès et de réforme.⁹ Ce contexte éditorial confère à l'œuvre une valeur documentaire unique : elle dépasse la simple expérience personnelle du voyage pour se poser comme un outil de référence au service d'un projet intellectuel collectif, celui de l'instruction éclairée et de la circulation du savoir à l'échelle européenne.

Le *Voyage* de Lalande se distingue par son caractère encyclopédique et son ambition de dresser un tableau complet des réalités italiennes : art, histoire, sciences, commerce, coutumes, tout est matière à observation et commentaire.¹⁰ Mais derrière cette accumulation de données se dessine une vision du monde imprégnée des valeurs des Lumières. La culture française, portée par l'esprit rationnel, le progrès technique et la réforme sociale, y apparaît comme un modèle implicite.

Lalande ne s'inscrit pas dans une rhétorique ouvertement nationaliste ou polémique, mais son regard révèle néanmoins une volonté d'ordonner le monde selon des critères de modernité et d'efficacité. L'Italie devient ainsi un terrain d'étude qui permet de faire ressortir, par contraste, les avancées de la France dans plusieurs domaines. Ce processus de valorisation indirecte construit une image d'une France éclairée, active, tournée vers l'avenir, face à une Italie admirée pour ses vestiges mais jugée en retard sur le plan des institutions et des mœurs. Néanmoins, son ouvrage a pour son époque du moins, un caractère exhaustif et définitif, «il est de moins en moins possible, pour le voyageur et auteur après lui, d'enrichir et de compléter les connaissances objectives ainsi fournies sur l'Italie».¹¹

⁸ M. CROGIEZ-LABARTHE, *Lalande en Italie, ou s'il faut voyager aux frais d'un prince*, in *L'Atelier des idées*, M. DELON, J. BERCHTOLD, P. FRANTZ (dir.), PUPS, Paris 2017, ch. V.

⁹ cf. I. CECERE, *Voyage en Italie de Joseph-Jérôme de Lalande cit.*

¹⁰ M. DELON, *Dictionnaire européen des Lumières*, Presses Universitaires de France PUF, Paris 1997.

¹¹ H. HARDER, *Le Président de Brosses et le voyage en Italie au dix-huitième siècle cit.*, p. 153.

L'analyse discursive d'un François de Jérôme Lalande

L'analyse discursive du *Voyage d'un François en Italie* de Jérôme Lalande met en lumière une stratégie rhétorique sophistiquée, fondée sur une construction méthodique et raisonnée de l'altérité, dans laquelle le discours descriptif, scientifique et normatif joue un rôle central. Le lexique employé témoigne d'une volonté d'objectivité et de rigueur : les termes choisis, tels que "utile", "exact", "régulier", ou encore "bien ordonné", s'inscrivent dans un registre valorisant l'ordre et la précision, tandis que des expressions plus critiques comme "négligé", "superstitieux" ou "irrationnel" instaurent une hiérarchie implicite entre la France et les espaces italiens visités. Cette opposition lexicale traduit une double dynamique où l'Italie, malgré son immense richesse artistique et historique, est perçue à travers la lentille rationnelle française comme un objet à classer.

Cette démarche se manifeste de façon exemplaire dans la description de Venise, ville au charme singulier et à l'élégance visible mais également marquée par une forme d'isolement social et culturel perceptible : « En général... on se communique peu, et l'on est assez retiré à Venise : malgré le coup d'œil singulier et brillant de cette ville, il y règne au dehors un peu de tristesse ».¹² Par ce constat, Lalande souligne une distance non seulement géographique, mais aussi sociale et culturelle, inscrivant Venise dans une dialectique complexe entre éclat extérieur et retrait intérieur.

Plutôt que de recourir à une rhétorique passionnelle ou à des figures métaphoriques grandiloquentes caractéristiques de certains de ses contemporains, Lalande privilégie une écriture mesurée, fondée sur la comparaison et la rationalisation, instruments essentiels pour asseoir une supériorité culturelle implicite. La France n'est pas seulement un observateur extérieur, elle incarne une norme, une méthode intellectuelle qui devient la référence inévitable pour évaluer et hiérarchiser les cultures. Ce positionnement s'inscrit dans une dynamique plus large, où le savoir scientifique, selon Michel Foucault,¹³ se confond avec une forme de pouvoir symbolique. Ainsi, la connaissance que Lalande accumule sur l'Italie ne se limite pas à un simple catalogue d'observations ; elle constitue un moyen de prendre place dans l'espace culturel européen en assignant à chaque nation un rang dans l'échelle du progrès et de la civilisation.

L'Italie, admirée pour sa grandeur passée et son patrimoine esthétique, est reléguée à un rôle conservateur, presque muséal, tandis que la France se présente

¹² J. DE LALANDE, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Desaint, Genève 1769, p. 28.

¹³ M. FOUCAULT, *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris 1966.

comme le centre dynamique du savoir, de la réforme et de l'innovation intellectuelle. Cette construction discursivement élaborée reflète la tension propre aux Lumières entre un respect éclairé pour la diversité culturelle et une volonté d'imposer une rationalité universelle qui, en pratique, instaure une forme de domination culturelle. Le regard de Lalande illustre ainsi cette ambivalence : il est celui d'un voyageur érudit qui reconnaît la singularité et la richesse italiennes tout en les soumettant à une évaluation rigoureuse, fondée sur des critères rationnels, ordonnateurs et normatifs. Cette posture témoigne des enjeux complexes des récits de voyage au XVIII^e siècle, qui conjuguent admiration esthétique, distance critique et affirmation d'une supériorité intellectuelle française.

Commentaires sur la ville de Venise: isolement, élégance et distance culturelle

Dans son *Voyage d'un François en Italie*, Jérôme de Lalande consacre une attention particulière à Venise, cette cité mythique à la croisée de l'Europe, riche d'histoire, de politiques singulières et d'un patrimoine artistique exceptionnel. Pourtant, derrière l'éclat oriental de sa façade, Lalande perçoit une dissonance sociale subtile. Il écrit : « En général, on se communique peu, et l'on est assez retiré à Venise : malgré le coup d'œil singulier et brillant de cette ville, il y règne au-dehors un peu de tristesse ».¹⁴ Cette remarque révélatrice, brève mais dense, met en lumière la tension entre l'image brillante de la cité et le sentiment d'isolement que peut ressentir un voyageur du XVIII^e siècle. Elle invite à réfléchir aux contrastes entre l'apparence et la réalité sociale, et à entendre Venise non seulement comme un spectacle visuel, mais comme une société imprégnée de réserve, parfois teintée de mélancolie.

Sur le plan des coutumes et de l'élégance, Lalande souligne un autre paradoxe culturel: «C'est de toutes les capitales que j'ai vues, celle où l'on rend le moins hommage à l'élégance de nos modes, quoique l'habillement général soit celui de la France».¹⁵

Ainsi, la population vénitienne, bien qu'elle adopte les vêtements à la française, reste plus distante dans son comportement — ce qui contribue à cette impression de froideur civilisée qu'il perçoit. Lalande tisse un tableau nuancé : Venise affiche un éclat public, une influence française visible dans le costume, mais conserve une singularité dans les mœurs, une dignité glacée, presque majestueuse, où la beauté ne s'accompagne pas toujours de sociabilité.

Lalande épingle aussi certains traits concrets du quotidien vénitien: bien que les canaux facilitent le commerce et la vie mondaine, il reste étonné qu'ils ne produisent

¹⁴ J. DE LALANDE, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766* cit., p. 28.

¹⁵ *ivi*, p. 33.

pas beaucoup de maladies à Venise à cause de l'odeur infecte qui s'en dégage, même au mois de mai et à l'heure de la basse mer. Ceci illustre comment l'aspect pittoresque des quais et palais cache aussi des réalités moins séduisantes, témoignant d'un déséquilibre entre l'esthétique et le bien-être ordinaire.

Dans cette optique, Lalande nous fait entrevoir une société structurée autour d'un cosmopolitisme limité: les Vénitiens entretiennent des relations sociales codifiées et formelles, où l'expression publique de l'élégance ne s'accompagne que rarement d'une chaleur humaine spontanée. L'apparence vénitienne, influencée mais contenue, devient ainsi symbole d'une culture raffinée mais distante – une sophistication visible, un retrait implicite.

En somme, Lalande offre une lecture complexe de Venise: un spectacle visuel étincelant, un sentiment de tristesse sociale sous la surface, une mode adoptée sans adhérer à l'esprit galant français, et une atmosphère olfactive rude compensée par un sens aigu de l'ordre et du commerce.

Ce portrait nuancé et circonstancié fait écho aux paradoxes du Grand Tour: Venise est admirée, copiée, visitée... mais rarement pénétrée. Elle incarne une élégance formelle, un cosmopolitisme sélectif, et un isolement subtil, tous perçus par l'œil d'un intellectuel français des Lumières capable, au-delà du merveilleux, d'appréhender les ombres de la cité.

L'Université de Padoue: une exception culturelle et scientifique

Dans le chapitre XIX^e de son *Voyage*, Lalande évoque l'université de Padoue, qu'il décrit comme une véritable exception à plusieurs égards. Dès les premières lignes, il adopte une organisation descriptive progressive: il commence par la représentation architecturale du bâtiment principal «le Bo» avant d'élargir son propos à l'histoire et à la renommée de l'université. «Bô est le nom qu'on donne au bâtiment de l'université, c'est un édifice d'une architecture grande et majestueuse...».¹⁶ L'emploi de l'adjectif doublement qualificatif «grande et majestueuse»¹⁷ participe d'une stratégie d'évaluation positive, instaurant d'emblée l'image d'un édifice prestigieux. Cette impression est renforcée par des éléments visuels concrets et solennels comme «quatre colonnes doriques»¹⁸ ou «un grand portique à deux étages»¹⁹, qui composent une accumulation de détails nobles et significatifs.

¹⁶ *ivi*, p. 284.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ *Ibidem*.

¹⁹ *Ibidem*.

Au-delà de la description physique, Lalande appuie son discours sur des références à des figures d'autorité destinées à légitimer son jugement. Il cite ainsi Palladio, Facciolati, Scardeone, Tomasini ou encore Zabarella, autant de noms qui inscrivent l'université de Padoue dans un panthéon intellectuel de dimension européenne. «On peut voir l'histoire qu'en a donnée Facciolati dans ses *Fasti Gymnasii Patavini*... de même que Scardeone... Tomasini...». ²⁰ Ces références, par leur diversité et leur prestige, produisent un effet d'érudition cumulative. Elles confèrent à l'université une profondeur historique et construisent l'ethos de l'auteur comme savant voyageur: Lalande ne se contente pas d'observer, il cite, compare et justifie, intégrant son propos dans une tradition savante.

Le discours est en outre rythmé par l'emploi de superlatifs et par des données chiffrées destinées à souligner l'ampleur du prestige patavin. «C'est une des plus anciennes & des plus célèbres qu'il y ait eu... on y a vu jadis jusqu'à 18 mille étudiants...». ²¹ La référence aux «18 mille étudiants» fonctionne comme un argument de grandeur. Elle permet à l'auteur d'évoquer un âge d'or intellectuel, dans une forme d'hyperbole à visée persuasive: il s'agit de faire de Padoue un centre universitaire d'envergure internationale, bien au-delà des frontières italiennes.

Lalande insiste particulièrement sur les disciplines scientifiques, notamment la médecine et la physique expérimentale, renforçant l'image d'une université tournée vers l'excellence dans les savoirs modernes. «Le théâtre anatomique fut élevé en 1594... le professeur actuel est le célèbre Morgagni, l'un des plus illustres médecins de l'Europe...». ²² L'adjectif «illustre», couplé à la mention des «ouvrages rassemblés en cinq volumes in-folio», contribue à l'héroïsation du savant Morgagni. Il fait de l'université de Padoue un foyer de rationalité scientifique, en phase avec l'esprit des Lumières. La mention de la «salle de physique expérimentale» complète ce tableau en soulignant l'importance accordée à la démarche empirique.

Le rayonnement de l'université dépasse également le cadre européen, comme le montre l'ouverture à des étudiants venus de cultures perçues alors comme lointaines: «Les Grecs et même les Turcs y envoient leurs élèves étudier en médecine...»

Cette remarque illustre la dimension cosmopolite de l'université. L'adverbe concessif «même» renforce l'idée que Padoue attire au-delà des clivages religieux et culturels, devenant un carrefour du savoir universel. Enfin, Lalande s'arrête sur l'origine du nom *Bo*, ouvrant une parenthèse étymologique qui témoigne de sa curiosité encyclopédique: «Le nom de Bo, suivant quelques-uns, vient du chiffre 60... d'autres disent que le nom vient d'une ancienne hôtellerie qui avait pour enseigne le bœuf...».

²⁰ Ibidem.

²¹ Ivi, p. 285.

²² Ibidem.

Ce détour, bien qu'anecdotique, participe d'une volonté de restitution complète du savoir. L'auteur adopte une posture critique et rigoureuse en confrontant plusieurs hypothèses: «suivant quelques-uns... d'autres disent que...», illustrant la prudence du discours savant.

Gênes vue par Lalande: entre critique des stéréotypes et valorisation d'une sociabilité urbaine

Dans sa lettre consacrée à Gênes²³, de Lalande adopte une posture d'observateur lucide, éclairé, voire polémique à l'égard des discours stigmatisants que certains auteurs de son temps adressaient aux populations italiennes. Dès les premières lignes, il cite un propos virulent provenant d'une source lorrainienne : «J. Heuriyen parlant des Génois (...) dit que c'est un peuple inconstant, lâche & cruel dès qu'il peut l'être avec impunité». Lalande poursuit cette citation en signalant une série d'accusations reprises par le même auteur en 1762 : «qu'il est avare, trompeur, jaloux & vindicatif», ajoutant qu'«on y trouve des adjoints à gage, des laquais qui vivent aux dépens des galanteries de leurs maîtresses, etc.». Cette stratégie discursive, qui consiste à citer d'abord le point de vue d'un tiers, permet à Lalande de mieux introduire sa propre critique des préjugés. Il conteste clairement la validité de ces généralisations: «Jamais de pareils traits ne peuvent faire le caractère d'une nation». Cette phrase a une portée épistémologique: Lalande affirme ici le refus d'essentialiser un peuple entier à partir de comportements particuliers. Il précise: «ce sont les résultats des affaires particulières de quelques personnes qui auront eu sujet de se plaindre des Génois», renvoyant ces accusations à des cas anecdotiques, subjectifs ou circonstanciels.

Dans cette dynamique, Lalande articule un discours rationnel fondé sur l'observation directe. Il élargit ensuite la réflexion à l'ensemble du peuple italien: «On a reproché les mêmes choses aux Italiens en général, & cependant je n'y ai rien aperçu de semblable». Cette déclaration universalisante, qui contredit les clichés circulant dans l'Europe du XVIII^e siècle, reflète les principes des Lumières: l'objectivité, l'empirisme, le refus des idées reçues. Le voyage devient alors un acte de connaissance qui permet de dépasser les projections culturelles françaises sur l'Italie.

Lalande nuance toutefois son propos en introduisant une distinction entre les différents milieux sociaux. Il précise que «ce n'est pas dans la bonne compagnie de Gênes que l'on peut avoir à se plaindre», soulignant implicitement que la noblesse et les élites cultivées génoises se démarquent du peuple ou des figures marginales évoquées par Heuriyen. Il ajoute: «on y est aimable autant que dans aucune ville

²³ *ivi*, ch. XIX, p. 502 et suivantes.

d'Italie, & il me semble que ce peuple n'est féroce que quand il est opprimé». Ici, Lalande va jusqu'à renverser l'accusation de «férocité»: il en fait non un trait culturel, mais une conséquence historique ou politique, potentiellement légitime.

Après cette réfutation des stéréotypes, Lalande introduit une série de descriptions qui donnent à voir les mœurs, les pratiques vestimentaires, les structures sociales et les formes de sociabilité de la ville. Il décrit ainsi un élément central de la culture féminine génoise: le mezzaro, voile que portent les femmes dans l'espace public: «toutes les femmes qui vont à pied sont enveloppées pendant six mois de l'année d'un voile appelé mezzaro». Il précise qu'il s'agit de «deux ou trois aunes d'indienne ou de perse plus ou moins belles dont elles se couvrent la tête, les épaules & les bras, de manière à ne pouvoir être connues». Ce vêtement est interprété positivement, non comme un signe d'enfermement ou de restriction mais comme une protection et une forme de liberté: «par cet usage elles sont garanties du froid, & sont plus libres dans leurs allures».

Ce passage témoigne d'un regard anthropologique, voire proto-ethnographique, sur les pratiques genrées dans l'espace urbain. Lalande évite ici toute condescendance et valorise au contraire l'ingéniosité de ces usages. Il souligne implicitement que la pudeur et l'anonymat peuvent être choisis et avantageux pour les femmes, dans une société marquée par les codes de l'honneur.

La description de l'aristocratie génoise renforce encore cette image d'une ville policée et raffinée. Lalande note: «les nobles Génois sont toujours en noir, ne portant jamais d'épée dans la ville, quoiqu'ils prennent la qualité de ducs, marquis ou comtes en conséquence des terres qu'ils possèdent dans le royaume de Naples & ailleurs». Ce détail vestimentaire souligne la sobriété et la dignité d'une noblesse qui, malgré ses titres prestigieux, adopte une attitude de réserve. Le refus de porter l'épée dans l'espace public peut être interprété comme une marque de pacification, de maîtrise de soi, contrastant avec les représentations de la noblesse belliqueuse ou arrogante que l'on trouve parfois dans d'autres récits de voyage.

Lalande développe ensuite une description enthousiaste des formes de sociabilité mondaine. Il évoque les Quaranta, assemblées organisées «trois fois la semaine dans une quarantaine de maisons, chacune leur semaine», et décrit avec admiration leur ambiance: «on y voit beaucoup d'aménité, de profusion & de goût; les rafraîchissements & les illuminations y courent prodigieusement». L'abondance, l'esthétique et la convivialité définissent ces espaces sociaux, qui incarnent une version locale du bon goût aristocratique.

Le voyageur réserve une mention particulière à Madame Lila Doria, «celle qui reçoit le plus de monde habituellement» dans son palais situé «près de S. Mathieu». Elle y organise «des parties de cavagnol extrêmement considérables». Ce portrait,

bienveillant et admiratif, participe d'une forme d'hommage à l'hospitalité génoise, et en particulier à la capacité des femmes de l'élite à incarner le raffinement social.

Le texte se clôt sur une évocation spectaculaire de la ville en fête. Le moment du «couronnement d'un Doge» est présenté comme le temps où Gênes révèle toute sa beauté: «on voit alors les fêtes les plus brillantes, le luxe le plus magnifique, entre autres les fleurs artificielles les plus belles qu'il y ait au monde». La référence aux fleurs artificielles illustre un goût pour l'ornement et la mise en scène, révélateurs d'une culture esthétique florissante. Lalande se montre sensible à ces manifestations de grandeur, qu'il décrit non sans admiration.

Enfin, il évoque les deux théâtres de la ville, celui de Sant'Agostino et celui du Falcone, indiquant leur alternance dans la programmation des spectacles: «on y joue alternativement & deux ans dans chacun, des opéras bouffons, quelquefois aussi de grands opéras». Ce dernier passage inscrit Gênes dans le réseau des grandes villes italiennes dotées d'institutions culturelles dynamiques.

En somme, cette lettre de Lalande offre une réévaluation riche et nuancée de la ville de Gênes. À travers un discours structuré entre réfutation des stéréotypes, descriptions ethnographiques et éloges implicites, le voyageur construit une image élégante et civilisée de la cité ligure. Il s'inscrit dans le courant rationaliste et cosmopolite des Lumières, où l'expérience du voyage vise à corriger les préjugés pour mieux approcher la vérité des peuples. Gênes apparaît dès lors non comme un lieu d'exotisme menaçant, mais comme un modèle local de courtoisie, de culture et de sociabilité — une Italie raffinée, loin des caricatures.

Charles de Brosses et Jérôme Lalande: deux regards sur l'Italie au XVIII^e siècle

Comparer les récits de Charles de Brosses (1709-1777)²⁴ et de Lalande permet de saisir la diversité des représentations de l'Italie au XVIII^e siècle et les modalités discursives mobilisées par les voyageurs. Tous deux incarnent deux approches contrastées : de Brosses adopte un ton subjectif, ironique et critique, tandis que Lalande privilégie une écriture méthodique, objective et descriptive.

Dans ses *Lettres familières écrites d'Italie* (1739-1740), de Brosses mêle admiration pour l'Antiquité et dénonciation de la décadence moderne. Son style épistolaire devient outil satirique, critiquant le baroque, la religion et les mœurs locales. Pour lui, l'Italie moderne n'est qu'un pâle reflet de la Rome antique: le pape a remplacé César, mais sous des habits liturgiques qu'il juge grotesques. À l'opposé, Lalande, dans son *Voyage*, adopte un regard mesuré: il décrit monuments, pratiques et

²⁴ CH. DE BROSSES, *Lettres historiques et critiques sur l'Italie*, Ponthieu, Paris 1799, 2 vol; CH. DE BROSSES, *Lettres familières écrites d'Italie en 1739-1740*, tomes I et II, Didier & Cie, Paris 1858.

paysages sans jugements tranchés, dans une optique de transmission savante. Il observe les ruines avec le recul du savant, convaincu qu'elles enseignent autant que les livres à condition toutefois de les étudier avec méthode, sans préjugé ni passion.

La question religieuse met en lumière leur divergence fondamentale: de Brosses se moque ouvertement des pratiques catholiques, tandis que Lalande adopte une posture de neutralité sociologique. Il en va de même pour l'art: de Brosses condamne sans réserve le baroque, qu'il considère comme le produit du "mauvais goût" du Bernin et qu'il méprise autant que le gothique, alors que Lalande, plus nuancé, reconnaît dans cet art une expression exagérée, mais parfois d'une beauté sublime. Leur perception des Italiens diverge également. De Brosses insiste sur leur superficialité alors que Lalande préfère une lecture régionale et nuancée. Ainsi, de Brosses impose une lecture critique, valorisant la France comme modèle de bon goût et de raison, tandis que Lalande construit un savoir encyclopédique, destiné à instruire. Cependant, tous deux participent à la construction de l'imaginaire européen sur l'Italie, entre altérité déclinante et patrimoine éclairé.

L'analyse croisée des récits de voyage de Lalande et de Brosses illustre deux manières d'écrire l'Italie au siècle des Lumières. Le premier adopte un discours descriptif, objectif et utilitaire, ancré dans une logique de savoir. Le second mêle réflexion personnelle, ironie et critique culturelle, inscrivant son récit dans une démarche littéraire et identitaire.

Lalande valorise l'exactitude, le lexique technique, la syntaxe rigoureuse: son récit vise à transmettre une connaissance utile, accessible et rationnelle. Il incarne l'idéal des Lumières, où le voyage devient un moyen d'accumuler un savoir encyclopédique sur l'Europe. De Brosses, en revanche, fait du voyage un lieu d'expérience subjective, une tribune pour interroger civilisation, religion et art à travers un regard français, parfois condescendant, souvent incisif.

Les deux auteurs partagent un intérêt pour l'Antiquité, mais divergent dans leur approche. Lalande évite toute condamnation morale, préférant analyser les objets du passé dans leur contexte. De Brosses insiste au contraire sur le contraste entre la grandeur romaine et le déclin contemporain, liant déchéance artistique et religieuse à un affaiblissement civilisationnel.

Leur style reflète cette opposition : sobriété et précision chez Lalande; rhétorique vive, métaphores et antithèses chez de Brosses. L'un s'efface derrière les faits, l'autre se met en scène dans une posture d'observateur critique.

Le *Voyage d'un François en Italie* de Lalande se distingue par son ambition encyclopédique. Loin de se cantonner aux étapes obligées du Grand Tour ou aux seules merveilles artistiques, l'ouvrage s'efforce de dresser un tableau méthodique et complet des réalités italiennes : arts, histoire, institutions, sciences, commerce, coutumes — tout devient objet d'analyse et d'explication. Cette démarche, marquée par

l'esprit des Lumières, s'inscrit dans une volonté de rendre intelligible la diversité italienne à travers des catégories universelles. Comme le note Michel Delon,²⁵ c'est dans cette entreprise totalisante que réside l'originalité de Lalande, davantage que dans un style ou une sensibilité individuelle.

Harder soutient que l'ouvrage de Lalande met fin «à l'ancien modèle des Voyages d'Italie littéraires, non pas parce qu'il est particulièrement novateur, mais, au contraire, parce qu'il résume toute la tradition des Voyages en Italie».²⁶ C'est probablement celui-ci son plus grand mérite. Loin de rompre avec ses prédécesseurs, Lalande en prolonge l'héritage en le rationalisant. Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, son voyage incarne ainsi l'aboutissement d'un modèle discursif, à la fois fidèle à la tradition et marqué par l'ambition cognitive propre au siècle des Lumières.

En guise de conclusion

Le *Voyage d'un François en Italie* de Jérôme Lalande s'inscrit pleinement dans l'esprit du Grand Tour, ce parcours éducatif qui forgeait l'élite européenne du XVIII^e siècle. Sa démarche se caractérise par une rigueur scientifique et une volonté encyclopédique qui reflètent l'idéal des Lumières françaises, où le savoir s'élabore selon des critères d'objectivité, de précision et d'utilité. Sur le plan linguistique, Lalande privilégie un lexique technique et spécialisé, emprunté aux domaines de l'architecture, de l'histoire et de la géographie, ainsi qu'une syntaxe complexe qui assure la clarté et la rigueur de son discours. Cette langue neutre et dépourvue d'émotion manifeste une posture distanciée, scientifique, qui s'oppose à tout lyrisme ou satire, soulignant la fonction pédagogique et documentaire de son récit.

Culturellement, Lalande construit une vision comparative où l'Italie, admirée pour son riche patrimoine historique et artistique, se révèle néanmoins en retard sur le plan institutionnel et technique face à une France moderne et rationnelle, qui s'impose comme modèle culturel et intellectuel. Par ses observations sur Venise, il révèle la persistance des particularismes locaux et une résistance à la modernisation, tandis que son regard porté sur l'Observatoire de Milan témoigne d'une tension entre contemplation philosophique, empirisme scientifique et affirmation d'une prééminence française dans la coopération européenne. Ce double regard mêle admiration érudite et critique implicite, participant à la construction d'un imaginaire où la France incarne le progrès et la raison.

En comparaison, Charles de Brosses offre un récit plus subjectif, où le voyage devient un lieu de satire sociale et d'interrogation identitaire. Son style ironique et

²⁵ M. DELON, *Dictionnaire européen des Lumières* cit.

²⁶ H. HARDER, *Le Président de Brosses et le voyage en Italie au dix-huitième siècle* cit., p. 154.

souvent mordant traduit une posture critique, incarnant la tradition d'un regard littéraire et polémique, qui met en scène l'Italie comme miroir des tensions culturelles et morales de l'époque. Tandis que de Brosses met l'accent sur le déclin et la décadence italienne, Lalande propose une approche plus méthodique, dénuée de jugements esthétiques tranchés, et tournée vers la production d'un savoir rationnel et partagé.

Ainsi, ces deux récits illustrent deux modalités discursives majeures du XVIII^e siècle: d'une part, la critique subjective, marquée par la satire et l'exploration personnelle, d'autre part, la rationalité encyclopédique, fondée sur l'observation rigoureuse et la transmission d'un savoir objectif. Lalande, par son écriture technique, son souci de rigueur et son regard comparatif, incarne cette nouvelle manière de voyager et d'écrire, où le récit devient un instrument d'instruction et d'élévation culturelle. Cette posture linguistique et culturelle témoigne non seulement de l'ambition encyclopédique des Lumières, mais aussi d'une construction identitaire où la France, par la raison et la science, se pose en centre du progrès intellectuel européen, en dialogue critique avec une Italie riche de son passé mais en quête de modernité.